

FRANQUI (*Émile-Lucien-Joseph*), Ministre d'État (Bruxelles, 25.6.1862—Overysse, 16.11.1935).

La vie d'Émile Francqui est bien l'une des plus active des plus variée, des mieux remplie que l'on puisse donner en exemple et c'est presque une gageure que de vouloir en étreindre la biographie dans le cadre réduit d'une notice. Elle est à rapprocher de celles des Thys, Jadot, Empain, dont la féconde collaboration avec Léopold II d'abord, avec Albert I^{er} ensuite et les qualités conjuguées valurent à la Belgique une équipe d'hommes d'affaires, d'explorateurs, de réalisateurs singulièrement éclairés et entreprenants, comme peu de pays ont eu l'avantage d'en posséder. Sans doute peut-on dire que Francqui fut le plus important d'entre eux. Soldat exemplaire, colonial sagace et endurant, négociateur habile et pionnier des intérêts belges en Extrême-Orient, espoir aussi de son pays aux heures les plus sombres, il fut de surcroît un financier d'une vaste intelligence, qui sut apporter à sa patrie les ressources inestimables de sa technique et de ses claires visions.

Il réussit à sauver la Belgique du marasme plus tôt et mieux que n'y parvint la France, et Claudel a pu dire de lui — parlant des années de guerre et d'occupation — que « si le cardinal » Mercier fournissait le support moral du pays, » Francqui en était l'organe vivifiant ».

Dans les dernières années de sa vie, l'essentiel de l'activité d'É. Francqui fut orienté, par prédilection, vers la protection de la science pure et, à cet effet, il créa de son initiative des fondations que nous envieront longtemps des nations économiquement mieux armées que la nôtre.

* * *

Orphelin de père et de mère, Émile Francqui avait été adopté par un oncle, professeur de chimie à l'Université de Bruxelles. Mais ce dernier étant venu à mourir à son tour, le jeune Francqui, avant d'avoir atteint l'âge de 15 ans, s'engagea le 25 janvier 1878 à l'école régimentaire du 7^{me} de ligne. Il y bûchera avec entrain. Sergent le 30 janvier 1880, il passait sergent-major le 2 juillet 1883 et, ayant réussi les examens d'officier avec grand succès, il était nommé sous-lieutenant le 28 juin 1884, très jeune pour l'époque.

Bientôt cependant l'existence lui parut monotone dans la forteresse de Termonde et, dès l'année suivante, il postula un engagement à l'Association internationale africaine. Il était à Vivi quand, le 1^{er} juillet 1885, le colonel de Winton proclama la création de l'État Indépendant du Congo.

* * *

Dans l'âpre décor des Monts de Cristal, au milieu des difficultés sans nombre qui assaillaient les pionniers de cette époque, les chefs du lieutenant Francqui eurent tôt fait de déceler ses qualités dominantes : son extraordinaire endurance, son esprit entreprenant, son énergie farouche, ses aptitudes d'organisateur méthodique. La « route des caravanes » constituait un lourd fardeau pour les populations riveraines par les sacrifices incessants et les efforts qu'elle en exigeait. La première mission dont fut investi É. Francqui fut une mission d'exploration topographique dans le but d'améliorer le tracé de la piste ; puis il fut nommé commissaire de district de la région des Cataractes et, à ce titre, il prit sur lui l'organisation rationnelle du portage. Il y réussit pleinement et attira sur ses réalisations l'attention du Souverain de l'État Indépendant. Sur l'ordre du Roi, il fut, après son premier terme, envoyé en mission au Cap pour envisager l'installation de colons boers au Congo. Ce projet ne put prendre corps et le lieutenant Francqui rejoignit son régiment. Retour momentané, car l'honneur devait lui être réservé de se voir

désigné comme instructeur adjoint à l'École militaire. Nous sommes en 1890. Un de ses biographes nous apprend que Francqui y rencontrera le prince Albert. Celui-ci y faisait ses études militaires et il se prit pour Francqui d'une amitié qui ne se démentit jamais.

* * *

Mais déjà les capacités d'É. Francqui s'étaient imposées avec trop d'évidence pour qu'on ne songeât pas à lui pour des tâches plus délicates encore. Le roi Léopold II avait le souci d'affirmer aux yeux du monde l'occupation effective du Katanga. Cette province éloignée semblait susciter toujours davantage les convoitises de Cecil Rhodes. De là le constant souci du Roi d'y envoyer des expéditions faisant acte de possession et chargées d'établir l'inventaire des richesses que cette région pouvait offrir. Mais rares étaient les hommes sur lesquels le Souverain pouvait compter. Le 18 mai 1891, Francqui reprenait le chemin de l'Afrique centrale. Il n'avait pas trente ans et devait commander en second l'expédition Bia. L'œuvre de R. J. Cornet, fils du savant géologue attaché à cette expédition, nous en a relaté, sous le titre *Katanga*, toutes les émouvantes péripéties. Cette œuvre retrace par le détail la tâche accomplie dans les conditions les plus dures et l'excellence des résultats atteints. Il en ressort de toute évidence que dès qu'il eut à se substituer à Bia, mort à la tâche, Francqui sut prêter au savant qu'il escortait toute l'aide, toute l'assistance que celui-ci pouvait souhaiter. Sans nulle jalousie, avec même une parfaite générosité, il abandonna à l'homme de science tout le bénéfice moral de ses découvertes, qui pourtant n'auraient jamais été réalisées sans l'énergie surhumaine et la persévérance de Francqui.

C'est au cours de cette expédition, que décimèrent la famine et les épreuves, mais qui est à l'origine de l'essor du Katanga, qu'aux côtés de Bia, encore vivant à ce moment, Francqui déposa une plaque de bronze, offerte par la *Royal Geographical Society*, à l'endroit où avait expiré Livingstone : le 1^{er} mai 1873, à Chitamo, près du lac Bangweolo.

Dix-neuf années s'étaient écoulées depuis lors.

* * *

A son retour à Lusambo, la caravane avait parcouru à pied, à travers des régions autant dire inconnues, 6.212 kilomètres. Elle avait compté 700 hommes au départ ; il n'en revint qu'une centaine. Mais, au point de vue économique, la découverte des riches gisements de cuivre de Luishia, de Kambove et de Likasi constituait un résultat d'une importance inappréciable. Du point de vue politique, la région était pacifiée, délivrée de l'usurpateur, le cruel Msiri, et soustraite définitivement aux ambitions de nos voisins.

A juste titre Émile Francqui a pu s'enorgueillir de ce que « sans incident, sans contestations territoriales, le Katanga était maintenu » dans le patrimoine de l'État indépendant ».

A son retour, il fut admirablement accueilli, non seulement à Bruxelles, mais également à Lisbonne, à Londres et à Copenhague. Les diplômes des sociétés de géographie et d'enviables médailles d'or lui furent décernés. Mais déjà le Roi avait conçu de nouveaux projets. Son regard d'aigle était fixé sur le Nil. L'expédition Van Kerckhove, qu'il y avait envoyée, avait perdu son chef et cela à la veille d'atteindre son but. La situation, dans le Haut-Uele était confuse et menaçante. On pouvait s'attendre à un retour offensif des derviches et les sultans azande ne savaient trop quelle contenance adopter. Bref, Francqui, investi une nouvelle fois de la confiance du Roi, reprit le chemin du Congo. Il atteignit la région du Bomu en un temps record, rallia les hésitants, galvanisa les énergies et finalement, se trouvant aux prises avec d'imposantes forces des gens du Madhi, il les battit en bataille rangée, à Egaru, le 23 décembre 1894. Il ne lui resta

plus alors qu'à organiser le pays. En 1896, il entra en Europe. Louis Franck dira de lui : « Au cours de ces dix années de service en » Afrique, Francqui avait fait preuve des plus » rares qualités d'énergie, d'esprit d'entreprise, de diplomatie et de bravoure ».

* * *

A dater de cette époque, un tout autre champ d'activité va s'ouvrir pour Émile Francqui. L'attention de Léopold II est vivement attirée par les possibilités d'un nouveau débouché pour l'industrie belge. Le Japon a décidé de s'équiper à l'instar d'une nation moderne. Il a vaincu les faibles forces de l'Empire du milieu. A son tour, un homme d'État chinois, Li Hung Chang, voudrait donner à son pays un développement économique capable d'améliorer les conditions d'existence de ses habitants innombrables. De l'avis du Roi, la Belgique ne peut être absente ni en retard lorsque ce nouveau champ d'expansion s'ouvrira à son activité et le Roi veut bien se souvenir que, parmi les pionniers de son œuvre congolaise, il s'est trouvé un homme qui, aux qualités d'explorateur hardi et de soldat valeureux, allie l'étoffe d'un diplomate avisé, doué d'une grande force d'imagination et d'une rare puissance de réalisation. Le 14 septembre 1896, Émile Francqui se voit décerner le titre et les fonctions de consul à Hankow et à Changai. L'une de ses tâches sera d'obtenir, pour la Belgique, qui alors ne joue encore dans le concert des nations qu'un rôle bien modeste, des concessions de chemins de fer et d'importantes entreprises à caractère industriel, bancaire ou commercial. Chose étrange, dans la mise en œuvre du programme ainsi tracé et où Francqui réussit au-delà de toute espérance, notre faiblesse même fut notre force : la Bel-

gique, à l'opposé des Puissances, avait le privilège de n'inquiéter personne.

Émile Francqui fit en Chine deux séjours successifs. Au cours du premier, il réussit à enlever à des concurrents, qui avaient tout fait pour l'obtenir, l'adjudication du grand chemin de fer Hankow-Pékin ; pendant le second, passé plus directement dans le monde des affaires, mais toujours avec le souci essentiel de réaliser les vues pénétrantes du Roi, il parvint à enlever tout une série d'affaires remarquables.

Parlant de lui à cette époque, Paul Claudel, qui l'avait connu écrit : « Ce que j'admire chez » Francqui, c'était la masse, l'unité qui donnait » à cette puissante organisation, dominée par » un bon sens génial et par une imagination » quasi diabolique, un impact, une puissance » de pénétration à peu près irrésistibles. Quand » il donnait à fond, quand cet œil terrible » s'allumait, quand cette tête énorme se mettait » à s'agiter dans son faux-col, au-dessus de ce » cou et de ces épaules de Briarée, on sentait » que le sol allait trembler sous la charge d'un » rhinocéros. Francqui n'avait rien de l'ama- » teur ; ce qui ne concernait pas sa tâche directe » n'avait pas plus d'intérêt pour lui que les » ruines d'un temple antique ne peuvent en » avoir pour un lion. C'était un de ces êtres » restés entièrement natifs, tels qu'ils sont sortis » de la main du Créateur et sur qui l'éducation » n'a pas joué son rôle rapetissant et dégradant, » une puissance intacte, une figure de proue, » un exemple de ce que les sages taoïstes ne se » lassent pas de louer sous le nom de *the uncarved block* ».

* * *

Une nouvelle fois intervint un changement capital dans la vie d'Émile Francqui. Rentré définitivement en Europe, il présida, de Bruxelles, aux destinées de la Compagnie internationale d'Orient, dont antérieurement il avait assuré les intérêts en Chine. Il mena à bien la fusion de cette compagnie avec la Banque d'outre-mer. Le 12 avril 1905, il devint administrateur-délégué de cette dernière ; puis, le 25 mars 1912, il fut nommé directeur à la Société

générale de Belgique. Francqui, ainsi, se trouvait à la tête d'entreprises de premier plan, dont les intérêts étaient aussi bien au Congo qu'en Orient. Sa nouvelle charge le mettait en rapport étroit avec l'Union minière, laquelle devait ses richesses aux découvertes de l'expédition Bia-Francqui-Cornet ; avec la Forminière ; avec les compagnies de chemins de fer d'Afrique et de Chine. Louis Franck disait à ce propos : « ... l'unité de sa vie était bien servie » par la destinée ; il put ainsi mettre en pleine « valeur quelques-unes des richesses les plus » importantes de cette colonie à laquelle il » avait jadis, avec tant de vaillance, consacré » ses jeunes années, et particulièrement celles » qu'il avait tant aidé à révéler au Katanga ».

* * *

Mais la destinée — pour reprendre le mot de Louis Franck — devait conduire Émile Francqui à des sommets bien plus élevés encore. Cette courte biographie serait par trop incomplète si nous n'examinions brièvement aussi le rôle qu'il joua, la renommée prestigieuse qu'il acquit comme président du Comité national de Secours et d'Alimentation, comme protecteur de la Science, comme homme d'État.

Dès les premiers mois de l'occupation allemande de 1914 à 1918, de graves difficultés se firent jour pour le ravitaillement en vivres de nos cantons industriels et de nos villes. Les importantes réserves d'Anvers étaient tombées aux mains de l'ennemi. Les quantités de vivres que pourrait produire dans l'avenir le pays lui-même seraient en tout état de cause insuffisantes. En fait, on ne pouvait envisager une assistance efficace aux populations, que menaçait la famine, sans l'aide des pays de grande production. Mais la Belgique était coupée du reste du monde ; le sort de ses habitants était proprement celui d'une ville assiégée. Heureusement, des initiatives se firent jour, grâce auxquelles il se créa à Bruxelles, dans le cadre de la Société générale de Belgique, un Comité national, dont bientôt la présidence fut assumée par Émile Francqui. Sans jamais abdiquer devant les occupants ou leurs mandataires, le président du Comité de Secours obtint, mais non sans peine, l'acquiescement de l'autorité militaire. Il put entrer en relation avec M. Hoover, futur président des États-Unis, qu'il avait appris à connaître en Chine. Il réussit à surmonter les difficultés surgies du côté des Alliés, les Anglais étant résolus à maintenir aussi étroit que possible le blocus des côtes. Ce blocus devait être hermétique et un apport de vivres même destiné aux populations occupées de la Belgique risquait de profiter aux Allemands. Grâce à l'entremise de M. Hoover, aux contrôleurs qu'il désigna pour vérifier les opérations de déchargement, grâce aussi aux garanties offertes par les ambassadeurs des États-Unis, d'Espagne et de Hollande, demeurés à Bruxelles, le président du Comité put finalement réaliser ses buts. Par l'entremise des comités provinciaux et locaux, la population, la guerre durant, reçut l'indispensable ravitaillement ; la Belgique fut sauvée de la famine. Cette œuvre nationale de salut fut entièrement l'œuvre de Francqui. Les qualités qu'il avait une nouvelle fois mises au jour dans cette gigantesque entreprise : le ravitaillement de son pays par le port de Rotterdam et les canaux intérieurs, furent un sens diplomatique aigu, basé sur une dignité qui en imposait même à nos ennemis ; une énergie et une persévérance à toute épreuve ; une adresse dans l'organisation, que soulignèrent à toute évidence les résultats atteints ; un désintéressement complet.

* * *

Déjà, en 1916, aux moments les plus sombres de la guerre, Émile Francqui, qui alors assumait la lourde charge du Comité de Secours, songeait et préparait les voies dans lesquelles il s'engagerait après la guerre. « Un pays sans

activité scientifique ardente, avait-il dit, est un corps sans cerveau, sans âme ». Il assurait alors l'entretien du corps, un jour viendrait où il pourrait s'occuper du cerveau. Et c'est ainsi que, grâce au concours généreux de Herbert Hoover, il fut possible, après la tourmente, d'affecter le boni réalisé par les œuvres du Comité national de Secours et d'Alimentation à doter notre haut enseignement. Nos quatre Universités furent les premières bénéficiaires. L'Université coloniale, l'École des Mines de Mons émargèrent, elles aussi, à cette dotation généreuse. Les Fondations Hoover virent le jour ainsi que la Fondation Universitaire, dont Francqui même assume la présidence. Attentif aux désirs du roi Albert, Francqui, en 1928, créa en outre le Fonds national de Recherche scientifique. Il n'est pas jusqu'à la Fondation nationale du Cancer et à l'Institut de Médecine tropicale prince Léopold, qui ne bénéficièrent de la généreuse intervention de cet homme averti. Ces fondations nombreuses, brillantes, aujourd'hui indispensables, constituent sans nul doute — parmi toutes les œuvres de sa large activité — le domaine où Francqui se complaisait le plus. Actives, vivantes, cohérentes, elles sont toutes orientées vers un même but : le développement de la vie scientifique du pays. Elles ont démarré toutes sous l'impulsion d'une volonté tenace. Nul aujourd'hui n'oserait contester leur raison d'être ni le fait qu'elles ont toutes atteint leurs buts.

* * *

Officier, conquérant colonial, explorateur, agent consulaire, créateur et fondateur d'entreprises, promoteur d'œuvres scientifiques grandioses, Francqui devint la plus grande personnalité financière de la Belgique ; ce qui devait inévitablement, en un temps de marasme, l'appeler au pouvoir. Quand la crise mondiale du crédit, l'instabilité générale des monnaies, le blocus économique de nos exportations

mirent en péril de mort la situation financière du pays, c'est une nouvelle fois à son génie qu'il fut fait appel. Le summum des aspects variés de sa fulgurante carrière — carrière qu'il avait entamée comme orphelin pauvre, sollicitant de l'armée le soutien et l'espoir, la planche de salut qui allait être pour lui le plus efficace des tremplins, — le summum de la carrière d'Émile Francqui fut sa tâche d'homme d'État, au moment où nul n'avait plus d'espoir qu'en lui.

Déjà, en 1924, il avait pris une part importante dans l'élaboration du plan Dawes, depuis et durant cinq années il fut membre étranger du conseil de la *Reichsbank*. Il déploya une égale activité dans la revendication de nos droits à réparation et dans l'établissement du plan Young (1930), qui concluait à un ajustement sans délai de l'ensemble des dettes intergouvernementales et de la Banque des règlements internationaux.

Il fut ministre du Trésor dans le ministère d'union nationale d'Henri Jaspar, en 1926. Il fut ministre sans portefeuille dans le ministère Theunis de 1934.

C'était l'heure grave de la défense du franc. Ce qui reflètera le mieux la conception qu'Émile Francqui avait de ses devoirs de grand argentier, c'est le souci qu'il eut de se défaire aussitôt de tous ses mandats rémunérés. Gouverneur de la Société générale de Belgique depuis 1932, il résigna ces hautes fonctions ; administrateur dans de multiples entreprises, il abandonne tous ces mandats pour se consacrer exclusivement, une fois de plus, au bien public. A ce moment pourtant sa santé est déjà bien éprouvée. Il n'en est pas moins « matinal et ponctuel ». Serviteur patient de la Belgique, « sa vraie » hantise, a-t-on pu dire, fut d'affermir, en toutes » circonstances, la puissance et le prestige » de son pays ».

* * *

Le samedi 16 novembre 1935, la mort frap-

pait Émile Francqui. Il s'éteignait dans sa propriété d'Overysel, à l'âge de 72 ans. Ministre d'État depuis 1918, grand-cordon de l'Ordre de Léopold, grand-croix de l'Étoile Africaine, grand officier de la Légion d'Honneur, il avait servi son pays jusqu'à son dernier souffle.

C'est l'un de ses amis les plus chers, rencontré pour la première fois à Hankéou, jadis, en 1897, Paul Claudel, qui dans un panégyrique admirable nous a laissé ces lignes : « Ainsi après les » Thys, les Jadot, les Empain, disparaît le » dernier des léopoldiens et peut-être le plus » grand. Tous avaient le même caractère d'énergie, d'ingéniosité, de réalisme et de gaieté. Ce » sont les qualités que l'on retrouve également » chez les Wallons et chez les Flamands et qui » me rendent ce peuple belge si sympathique. » Sous une forme rude, dans des conditions que » l'étroitesse des frontières et les jalousies » raciales et internationales rendent parfois » difficiles, ce sont des hommes.

« Ce sont des optimistes farouches, que rien » ne réussit à décourager. Ni le pessimisme » allemand, ni le scepticisme français, n'ont de » prise sur ces cœurs puissamment amarrés » aux bonnes choses de la terre et de la vie » mais fervents aussi de toutes ces formes de » l'idéal qui peuvent tenter une tête bien faite » et un bras musculeux. La race des Francs » n'est pas éteinte, comme l'envahisseur a pu » s'en apercevoir en 1914. Il y a encore des » chênes qui poussent entre l'Escaut et la » Meuse ».

Avril 1952.
Léon Anciaux.

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. IV, 1955, col. 311-319